

C.-A. CINGRIA

Bois sec
Bois vert

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

Extrait de la publication

Charles-Albert Cingria est né à Genève en 1883. A partir de 1902 il voyage : Espagne, Constantinople, Afrique du Nord, Italie (séjours à Rome), et fait ses débuts littéraires dans des revues romandes en compagnie de Ramuz. Établi à Paris vers 1914, il ne cessera pas de circuler et dispersera ses chroniques dans quantité de publications. Deux de ses principaux ouvrages, *La Civilisation de Saint-Gall* et *Pétrarque*, paraissent respectivement en 1929 et 1932. Durant les années de guerre passées en Suisse, suivront notamment *Florides helvètes*, *Musiques de Fribourg* et, après le retour en France, *La Reine Berthe* puis *Bois sec Bois vert* (1948), première ébauche d'une « œuvre complète » qui ne sera réunie que bien après la mort de l'écrivain, survenue à Genève en 1954. En apparence fragmentée et soumise au démon de la digression, cette œuvre est sans équivalent par l'unité de son style à la fois lyrique et réaliste, familier et savant, explosif et drolatique, où ne cesse de crépiter un esprit libre, sensuel, curieux de tout.

RECENSEMENT

I

Cette phrase : *On cire à la perfection un soulier mais pas deux.* Fallait-il une virgule avant mais ? Non, car cela est pensé (part et aboutit) d'un seul trait. La ponctuation doit être rythmique, respiratoire, gymnique, stratégique, anagogique, paragogique, topologique, logique, sophistique, philosophique, poétique. A la fois ? Je ne nie pas que chacune de ces initiatives ne contredise l'autre. L'on ne sait alors comment faire. Un jour tout s'arrange. C'est long. N'y aurait-il pas moyen de faire autrement ? Essayez, essayez, essayez. Par exemple de ne point mettre de ponctuation du tout. Il en existe de ces livres imprimés ainsi. C'est intenable. Et puis si dans cette voie l'on commence, pourquoi s'arrêter ? Pourquoi ne pas supprimer aussi les espaces qu'il y a entre les mots, comme cela se voit dans les inscriptions sur quoi ronflent des porcs-épics dans les ruines du temple du soleil à Ostie. Il est certain qu'à l'origine n'existait pas une intention si franche de distinguer des syllabes dans de longues choses dites dont rien n'avertissait que ce ne fussent pas des intégraux. Bien souvent les enfants, avant

d'avoir appris à écrire... mais j'arrête. Ces choses-là ont été dites mille fois. D'ailleurs essayez. C'est excitant peut-être. Mais à la machine plutôt qu'à la main, car la main ne sait qu'interrompre. Ah mais la machine ! Quel enfer ! On met *jamis* pour jamais, *sprot* pour sport. On voudrait mettre *piéd* (piéd métrique) on met *pet*. Heureusement que cela fait éclater de rire. Même tout seul, dans la nuit, ça soulage. Cependant on veut continuer. On commence à sa belle place un alinéa. Préalablement on calcule : on y est : on frappe. C'est une minuscule qui sort. Furieux, on efface, on reffappe. C'est une minuscule plus petite, toute pâle, ou bien un chiffre, ou bien le signe qui signifie *pour cent*. Enfin il y a aussi ça, quand on arrive au bout de la ligne, que l'espace n'a pas été prévu pour un mot qu'on peut en effet diviser par un tiret, mais pas si au lieu de deux lettres la syllabe qui permet ça en a cinq, ces deux lettres, en appuyant sur un levier, on les obtient, mais plus d'autres. Que faire alors ? Remplir de noir ce commencement de mot et le placer à l'autre ligne. Ce n'est pas très propre. Enfin, il y a aussi cet inconvénient : vous avez terminé une phrase ; vous voulez mettre un point : vous n'avez plus d'espace. Il ne vous reste plus qu'à le mettre au début de la ligne suivante, ce qui est ridicule. Il y a une solution : le mettre à la main. Où est l'encre ? Fort difficile à trouver, mais enfin on y arrive. Et le buvard ? Car autrement, il y aura une longue désastreuse traînée comme celles qu'on faisait par exprès autrefois quand, les années bissextiles, on trempait des derrières de hannetons dans l'encre, qu'on laissait se promener sur nos cahiers. Ah ! mais de buvard, il n'y en a pas, il n'y en a plus, il n'y en aura

jamais. C'est affreux quand on a quelque chose à dire qu'on voit qui est juste et qu'il faut stupidement attendre. On a beau se calmer, y mettre le temps, épier, regarder de flanc si ça sèche : l'encre — il y a une réelle volonté là-dedans d'exaspérer au-delà de toute limite — fait exprès de ne jamais sécher. Alors un jour, vous êtes dans la rue, vous voyez du buvard, vous vous souvenez. Qu'est-ce qui se passe ? Vous en achetez tant et tellement que vous ne savez qu'en faire. Vous vous en servez pour autre chose. Vous le brûlez (il brûle mal); vous écrivez dessus (c'est comme si vous n'écriviez pas); vous étanchez (pas de l'encre, de la teinture d'iode ou n'importe quoi de renversé). Bref, vous en faites et toujours mal à propos une si grande dépense que le jour où se reproduit le même inconvénient que j'ai dit d'un point qui résolument ne veut pas sécher, il se trouve que vous n'en avez plus.

Il y a d'autres inconvénients encore.

La machine accroche, lacère, plie, gronde, blêmit, soupire.

II

Quelqu'un d'autre soupire. Où est-ce ? Qui a pu entrer ? Avais-je par mégarde laissé la porte entrebâillée ? Je ne crois pas, par le froid qu'il fait. Ou alors la clef sur la porte (mes serrures sont douces; quelqu'un de délicatement chaussé n'a-t-il pas pu entrer chez moi et se tenir derrière moi sans que je m'en doute ?) Mais n'est-ce pas de la fenêtre plutôt, devant, que procède ce torrentiel envahissement

blanc tandis qu'une forme ronde qui monte — avec une lenteur qui prouve qu'elle participe au mouvement plutôt qu'elle n'est maîtresse d'impulsions lui appartenant, mais alors sans doute elle est morte — ne tarde pas à produire : par des yeux, une bouche ressemblant aux nôtres d'une façon frappante (mais certains jours plus que d'autres, et aujourd'hui c'est bouleversant) le commencement d'une physionomie ? Le cou n'est pas encore visible. Il faut attendre. Il doit être prodigieusement allongé pour atteindre ainsi, à un cinquième, derrière les tôles féroces, mon triste étal d'insomnie.

Ah ! c'est toi, promeneuse ! Je m'en doutais, mais maintenant que tu as dû t'élever un peu et que je vois que tu n'as point de cou, aucun doute ne subsiste dans mon esprit. Merci de cette aimable visite. Je devrais t'offrir quelque chose. Si j'avais un liquide qui s'évapore et t'agrée, je le ferais tout de suite. Mais vois-tu, je n'ai que des pierres, des pommes, des plumes. Les pierres sont des aéroolithes (je craindrais de te rendre un cadeau et de t'offenser) ; les pommes, c'est pour les engloutir ; les plumes, c'est pour graisser mes portes. Te parler alors ? Je le fais, mais pas dans l'espoir d'obtenir une réponse. Tu as l'air d'avoir envie de dire — ta croûte blanche en furie en témoigne — mais tu es pressée, tu montes, la persienne t'entame. Adieu. Ça a été bien court.

L'heure devrait sonner. Aux trois horloges : celle de la mairie, celle de l'église, celle du Sénat, les trois légèrement l'une après l'autre. C'est la montre qui est sur la table qui me fait penser cela. (Quelque chose craque dans les profondes charpentes plâtrées, qui doit n'être probablement rien.)

J'ai dû la remonter alors qu'elle était arrêtée, ce qu'on ne doit jamais faire avant de la porter à son oreille et d'écouter.

C'est peut-être l'aube alors cette seconde blancheur. Bientôt le sol frémira : on entendra les concierges traînant sur les trottoirs les lourdes caisses à ordures. C'est le premier bruit. Ensuite les frémissants camions des Kabyles qui les enlèvent, aidés par des enfants de Saint-Ouen qui croient que les Kabyles sont des dieux.

Rien de cela encore. Jamais le silence n'a été plus parfait. Le moment peut-être de s'interroger un peu. Sur le passé ? Pouah ! Les êtres, les itinéraires, les directives. Comme on s'était trompé ! De se poser alors plutôt, après s'être apaisé, une série de questions toutes blanches comme celles qu'on se posait quand on était petit. Mais pas ainsi. Avec plus de tremblante candeur. Quand on était petit, on questionnait en vivant déjà l'élément de ses questions. On était comme les poissons qui n'ont pas à se demander ce que c'est que l'eau. Maintenant, si nous voulons des explications qui réellement expliquent, nous devons au préalable nous situer à un état qui ne les contient pas. Nous devons nous étonner de nous-mêmes en tant que capables de questionner. Ce qu'il y a d'important c'est moins ce qu'on voit que l'état dans lequel on se trouve quand on voit. Avant de se réjouir du télescope qui grossit, il faut se représenter en nous l'aboutissement à des états multiples des images perçues à l'œil nu. C'est à ce sens que les histoires naturelles fabuleuses ont plus de réalité que les autres. J'appelle réalité ce qui est réel — ce qui arrive. Tabler sur la certitude que rien n'arrive n'est pas une disposition propice à

l'examen des événements ou phénomènes qui se sont produits à une ou des époques où se réalisait, parce qu'elle existait, une disposition différente. Cela nous le savons par récupération : rien que par le transport dans lequel nous met un récit en quelques mots, par exemple, dans un dictionnaire. Cherchant Briare, je tombe sur *Briarée, géant marin de cent mains et de cinquante têtes, fils du Ciel et de la Terre, le même qu'Egéon. Avec ses frères Cottus et Gyès, il se révolta contre Jupiter. Celui-ci enchaîna les trois coupables, et les précipita dans un abîme au fond de la terre, mais ensuite il les appela à son aide contre les Titans.*

Eh bien ? Il n'y a pas là d'eh bien. Vous voulez savoir ? Mais pourquoi vous-mêmes avez-vous honte ? Vous savez bien qu'un envoi de ce potentiel de cette nature-là immédiatement vous fait vous rasseoir sur vos origines vraies. L'on m'évoque cette fois des événements dont je suis témoin par ma capacité à y répondre comme y ayant participé. C'est ma monture qu'on me rapporte, mon gros tank gris pagayant repêché par les pygmées d'un piège à mastodonte où il croupissait depuis des myriades. Je navigue donc et m'y retrouve. Mais rien que quand je lis des choses de ce ton ainsi. Ou même ainsi autrement savamment insinuées dans le ton chaumières aux toits doux dans le ton usé civilisé de nos âges des bas accès de demeures aux fins sièges altiers rivés aux murs. Quand la tourbe pète, le buis craque, Perrault. Et même après, dans un XVIII^e siècle déjà en habit noir et à grandes machines électriques argentées, l'histoire d'un m'sieur simplement qui débarque au port, le soir, loue une chambre, sort une lettre pour aller voir M. John, un des plus grands financiers de la terre. Puis même

moderne, ça, tout actuel. Il n'y a qu'à se camper, sans quitter le nord, derrière un aquarium bien pourvu de tous les dragons d'eau que leurs excès ont réduits à un plus petit format et privés de l'usage de la parole... et réfléchir. Enfin il y a les événements. Les moindres, en apparence, étant les plus significatifs. Il n'y a qu'à se promener. C'est ça qu'on trouve. Jamais soixante larynx dans une vitrine qui voudraient démontrer que l'espèce ne serait que le résultat par imperceptible d'une lente poussée aveugle. J'ai dans le cœur un autre vin. Ce n'est pas la mythologie — l'hellénisme — comprenez bien, que je préconise, c'est la certitude qu'il y a eu et qu'il continue d'y avoir des interventions, des événements, des initiatives. Avec quoi fait-on la morale et la science et les lois de la vie ? Toujours avec le désespoir des autres. L'on ne se met dès lors jamais en route avec un esprit d'aventure. Essayez pourtant, par exemple ceci : vous avez besoin d'un livre indispensable à la question qui vous préoccupe, et qui de plus est extrêmement rare. Vous sortez. Immédiatement il vous tombe sous les yeux sur les quais. C'est mal concevable une chance pareille, et pourtant c'est advenu. Racontez cela : on croira que vous mentez. Tant mieux. Il vaut mieux que ces indications de la chance restent secrètes; mais dès lors, puisque vous la tenez, faites comme Jacob avec l'ange : ne la lâchez sous aucun prétexte. Habituez-vous à des chances, vous les aurez. Commandez-lui : je crois qu'il n'y a rien qu'elle déteste autant que l'indécision et l'incertitude. Elle veut un compagnonnage, une familiarité. Si elle les a, elle est radieuse. Autrement, elle vous fusille.

L'exemple que je fournis là est minime. Je n'ai pas à jeter en avant comme un drapier tout ce que je puis dire. Ce domaine doit rester personnel. Aussi, sans descendre, je 'vais insensiblement changer non pas de sujet, mais de ton dans le même ordre. Moins d'emphase me dictera dans le même rapport de plus petites considérations. En fait, parmi les interventions visibles ou invisibles qui ont laissé une marque dans la nature, les demi-indices, croirai-je, en raison de l'inaptitude de nos sens à s'étonner, seraient presque plus à considérer que les autres. Et même, le simple ordinaire, car si l'on ne trouve pas surnaturel l'ordinaire, à quoi bon poursuivre ?

Vous achetez un œillet parce que sur une douce ardoise du ciel de Paris, à un coin de rue, vous avez lu *Firmin* écrit à la craie ou *Elisabeth*. Vous sentez et vous êtes bouleversé. Il y a de quoi. Moi, c'est un bouleversement aussi de l'esprit que j'éprouve. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans de dosé ainsi supérieurement déjà dans le germe — une graine dans un tiroir — qui réussit comme infailliblement chaque fois la force de cet envoi, la persuasion de cet envoi ? Et que signifie-t-il, car il y a un sens là-dedans, comme un accent a un sens, comme des yeux ont un sens ? Quel événement, pour tout dire, quelle commémoration-présence y a-t-il cachée, mal ou pas expliquée ? Qui va répondre ? S'étonner de cela, voilà ce que j'appelle une aventure. Mais alors il y a aussi le cactus, tant d'autres fleurs ! Celle-là par exemple, chinoise du vi^e siècle avant notre ère, qui retrace dans sa corolle chaque fois qu'elle naît le musée intégral de la passion : croix, échelle, tenaille, clous, éponge. Que penser ? Qui peut expliquer cela ? (*Maintenant il est hors de doute que c'est l'aube.*)

Le bruit des caisses à ordures s'est produit. Pas encore les Kabyles.) Mais pas rien que cela : tout. Le goût muscat (vous dites : *c'est muscat*, vous n'expliquez pas ce que c'est que muscat); la blondeur, cette formule inexplicable de royauté qui survient chez un sujet. Les taches des chats, sensées et somptueuses comme des intentions de verrières. Ce n'est pas une progression par infinitésimaux entre les espèces qui peut produire des singularités aussi émouvantes. C'est bien le lieu de s'exclamer : *natura quippe facit ac saltus*. Ou bien alors ce n'est pas la nature, ce sont des interventions. Oui, l'on peut admettre qu'à des époques extrêmement fertiles en découvertes où l'anéantissement de tout sauf les germes avait été prévu, parce qu'il se produisait périodiquement, ce moyen avait été inventé pour témoigner, comme à vrai dire de nos jours une génération témoigne à l'autre par des obélisques ou des photographies. Donc il y a des auteurs. Qui ? Dieu ? Oui. Mais Dieu a déjà créé le monde qui au regard du néant est parfaitement extraordinaire. Donc, ces phénomènes, qui ne sont qu'un autre extraordinaire dans le premier, méritent à peine notre étonnement. Dieu a permis à l'homme de découvrir et par suite d'utiliser tout ce qui était à sa portée. Sans le publier nécessairement. Ce que l'Église appelle miracle est une interruption ou suspension des lois naturelles. Cependant, elle admet la télégraphie avec ou sans fils. Léon XIII élève une statue à l'Électricité. L'Église par conséquent admet des interruptions au *cursus naturæ* tel que les hommes l'ont toujours conçu pourvu qu'elles soient expliquées scientifiquement. Dès lors, pour les phénomènes que je dis, dont je persiste à affirmer que ce ne sont pas des miracles

— les miracles existent, mais ce n'est pas cela — existe seulement cette différence que ce sont des acquisitions scientifiques non publiées dont quelques êtres, dont sur les autres cela fait la supériorité (nullement morale), ont le privilège de se servir. Vous comprenez que sur cette terre seuls les êtres qui ont un intérêt vénal ou flattant leur vanité publient leurs découvertes. D'autres se taisent. De là cette conviction que j'ai toujours eue que la littérature est un art de fourmis. Oui, d'autres qui ont fait certaines découvertes relatives à une fluidité ou à une longévité extrême — pas l'immortalité puisque c'est métaphysique — n'ont plus, cela se comprend, ce besoin de précellence parmi ceux qui ne sont plus leurs semblables. Ou ils reprennent forme à volonté, mais on ne le sait pas... (*Maintenant les Kabyles, leurs tôles qui s'abaissent et s'élèvent régulièrement sur un envahissement de plumes et de boîtes et de bouteilles et de cendres et d'ordures. Leurs aides, aux cheveux de filasse, rivalisent. Un quartier de mandarine froide qui est le soleil bouge lentement de la tête d'un des quatre orateurs de la fontaine...*) parce que, comme je l'ai dit, ils se taisent, ayant intérêt à le faire. Ce n'est pas un intérêt humain, c'est un intérêt d'une autre nature. Cependant, comme ils n'ont guère plus de caractère que nous autres, et qu'en plus, ils ont des passions — lisez les histoires des anciens dieux — il arrive qu'ils se trahissent au tiers ou au quart ou au huitième. C'est là ce que j'appelle ces demi-indices sur lesquels les savants font silence. Ils sont alors, ceux-là, sévèrement châtiés par ceux qui ont les mêmes pouvoirs, mais qui ayant en plus une force d'âme, et, par elle, sur eux une domination, ont intérêt à ce que ne cesse pas l'incrédulité des savants

de cette terre. Ils font alors entendre des voix ou réussissent des phénomènes d'un miraculeux mitigé qui a une explication scientifique.

Il n'y a rien dans ce que je dis là, j'espère, qui puisse paraître hétérodoxe. Je crois aux miracles, mais il n'est pas ici question des miracles proprement dits. Ce qu'on appelle miracle est ce qui par la vertu de Dieu ou de ses anges contredit, suspend ou complète l'ordre naturel. Mais l'ordre naturel n'a été inventorié que successivement. Ce qui semblait contredire les propriétés naturelles d'un élément, disons le feu, qu'un linceul qui est un tissu ne brûlât pas tandis que le corps qui était dedans se réduisait en cendres a pu être un miracle, mais déjà plus du temps des Romains. Aussi, de nos jours — nous avons, je pense, découvert autre chose que l'incombustibilité de l'amiante — si la dogmatique n'intervient pas, un discernement entre le miraculeux et l'extraordinaire est-il si difficile à opérer qu'il y a plus de chance que se réalise le pur miracle dans des phénomènes où rien ne dérange en apparence l'ordre naturel — la transsubstantiation, mais il n'y a, je crois, que cet exemple — que dans les autres.

Considérons maintenant que les signes qui déterminent la mort n'ont rien qui fasse l'objet d'un article de foi. L'arrêt prolongé du cœur, la vitrification du regard, la cessation complète de toutes les fonctions de la vie végétative sont en général le signe probable de la mort. *Attamen*, est-il précisé avec prudence, *non datur signum infallibile præter putrefactionem cadaveris* (et, encore là, je ferais des réserves) *nam cessante vita in actu, aliquando virtute remanere potest. Sunt enim facta non obscura vitæ la tentis seumortis apparentis, sive in lethargicis, sive in animalibus et*

plantis omnino congelatis et desiccatis, quæ gradatim, sive plantas madefaciendo, sive animal calefaciendo, ad vitam reduci possunt. La doctrine non plus ne fait pas d'objections à ce phénomène de transparence ou, si l'on veut, de disparition de la visibilité qui affecte les chairs dans l'application des rayons. D'autres rayons peuvent être inventés, d'autres drogues découvertes et absorbées qui auraient pour effet de rendre le sujet impondérable et complètement invisible. Encore là il n'y aurait pas de miracle. L'impondérabilité et l'invisibilité ne concernent en rien l'immatérialité qui est de nature spirituelle. Le transfert instantané — je veux dire ultra rapide — de ce que nous pouvons extérioriser de nous-mêmes (des choses en général assez bêtes, surtout si ce sont des discours politiques prononcés du haut d'un balcon) nous l'avons déjà. Mais supposons que notre substance elle-même en puisse être affectée. Oui, qu'au lieu de syllabes ou d'images — déjà cela en plus ! — ce soit nous que transportent ces ondes. Il n'y aurait rien là encore que pût contremander l'orthodoxie la plus stricte. Il n'y aurait qu'à déplorer une source nouvelle de distraction du genre de celles-là suffisamment coupables que procure l'aéroplane ou l'automobile. Quant à la doctrine, elle ne souffrirait aucune atteinte. Ce ne serait que la suite de cette exploration étape par étape, qui a toujours été licite, des forces de la nature à l'origine inemployées. D'autres de ces phénomènes tels que le gigantisme racial ou la longévité anormale — cinq cents ans, sept cents ans (nullement l'immortalité) — ne seraient que des récupérations puisqu'il en est fait état dans l'Écriture. Mais je crois qu'un être peut aussi découvrir ou retrouver les moyens de prendre la forme

C.-A. CINGRIA

Bois sec
Bois vert

En 1933, Jean Paulhan écrivait à André Gide : " Je ne serais pas loin de voir dans Cingria un grand écrivain." C'était aussi l'avis de Claudel, de Ramuz, de Cocteau, de Max Jacob et de quelques autres. Quinze ans plus tard paraissait *Bois sec Bois vert* qui, aujourd'hui encore, est comme le microcosme d'une œuvre que son auteur dispersait autant par nécessité que par insouciance, mais qui s'est révélée avec le temps considérable, et d'une rare cohésion dans sa diversité. Si plusieurs textes que réunit *Bois sec Bois vert* semblent ainsi relever plus ou moins du genre de la nouvelle (*Xénia et le diamant*), du conte fantasmagorique (*Hippolyte hippocampe*), de l'étude littéraire historique (*Lou Sordel*) ou archéologique (*Le Comte des formes*), ils appartiennent en fait comme les six autres au genre unique et indéfinissable que s'est créé le génie vadrouilleur de Cingria. Captant l'extraordinaire acuité de sensations d'un être qui n'ignora que l'indifférence, c'est la langue elle-même ici qui voit, fait voir, et promène délectablement le lecteur. Avec son mélange d'élaboration fastueuse et de spontanéité déflagrante, elle nous restitue de la même façon le suc des temps anciens où déambulait l'érudition imaginative de l'écrivain, et la vibration des instants de ce monde que son regard toujours neuf et libre enregistrerait pour les magnifier. " Je ne suis pas un nom", a-t-il noté un jour, " il n'y a que la vie qui m'intéresse." En retour la vie éclate dans tout ce qui demeure sous le nom de Cingria.

Jacques Réda



9 782070 280469



83-IX A 28046 ISBN 978-2-07-028046-9
Extrait de la publication